

LIVRE DIXIÈME.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagère m'avoit donnée pour quitter l'Ermitage m'abandonna sitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives et fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une descente qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je susse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidents. Le médecin Thierry, mon ancien ami, vint me voir et m'éclaira sur mon état. Les sondes, les bougies, les bandages, tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, et je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable; je n'y voyois plus que des

maux et des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre et d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événements.

Il paroît que ma retraite à Montmorency déconcerta madame d'Épinay : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire, à Grimm et à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité ils me réduiroient à leur crier merci, et à m'avilir aux dernières bassesses pour être laissé dans l'asile dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je délogeai si brusquement qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup; et il ne leur resta plus que l'option de jouer à quitte ou double, et d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. Grimm prit le premier parti; mais je crois que madame d'Épinay eût préféré l'autre; et j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, et où elle sembloit ouvrir la porte à un accommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit pour lui donner un tour convenable, et les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais, après ses lettres précédentes, et après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle

prend dans cette lettre de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge. (Liasse B, n° 25.)

A Genève, le 17 janvier 1758.

« Je n'ai reçu votre lettre du 17 décembre, » monsieur, qu'hier. On me l'a envoyée dans une » caisse remplie de différentes choses, qui a été » tout ce temps en chemin. Je ne répondrai qu'à » l'apostille : quant à la lettre, je ne l'entends pas » bien ; et, si nous étions dans le cas de nous ex- » pliquer, je voudrais bien mettre tout ce qui » s'est passé sur le compte d'un malentendu. Je » reviens à l'apostille. Vous pouvez vous rappeler, monsieur, que nous étions convenus que » les gages du jardinier de l'Ermitage passeroient par vos mains, pour lui mieux faire sentir qu'il dépendoit de vous, et pour vous éviter » des scènes aussi ridicules et indécentes qu'en » avoit fait son prédécesseur. La preuve en est » que les premiers quartiers de ses gages vous » ont été remis, et que j'étois convenue avec » vous, peu de jours avant mon départ, de vous » faire rembourser vos avances. Je sais que vous » en fîtes d'abord difficulté : mais ces avances, » je vous avois prié de les faire ; il étoit simple » de m'acquitter ; et nous en convînmes. Cahouet m'a marqué que vous n'avez point » voulu recevoir cet argent. Il y a assurément » du quiproquo là-dedans. Je donne ordre » qu'on vous le reporte ; et je ne vois pas pour-

» quoi vous voudriez payer mon jardinier, malgré nos conventions, et au-delà même du terme » que vous avez habité l'Ermitage. Je compte » donc, monsieur, que, vous rappelant tout ce » que j'ai l'honneur de vous dire, vous ne refuserez pas d'être remboursé de l'avance que vous » avez bien voulu faire pour moi. »

Après tout ce qui s'étoit passé, ne pouvant plus prendre de confiance en madame d'Épinay, je ne voulus point renouer avec elle ; je ne répondis point à cette lettre, et notre correspondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le sien, et, entrant alors dans toutes les vues de Grimm et de la coterie holbachique, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. Grimm, qui dans la suite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. Tronchin, qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, et devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que Grimm, le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semèrent sourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, et où les cœurs, moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencèrent par débiter que

c'étoit moi qui les avois quittés. (Voyez la lettre de Deleyre, liasse B, n° 30.) De là, feignant d'être toujours mes amis, ils semoient adroitement leurs accusations malignes, comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter et à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie et d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution, et par là même avec plus d'effet. Je sus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique fut qu'elle se réduisoit à ces quatre crimes capitaux : 1°. ma retraite à la campagne ; 2°. mon amour pour madame d'Houdetot ; 3°. refus d'accompagner à Genève madame d'Épinay ; 4°. sortie de l'Ermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs mesures si justes, qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi avec un progrès et un succès si rapide, qu'il tiendrait du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur et profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute

l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachements de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'île de Tinian.

Grimm, Diderot, d'Holbach, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, et s'en partageoient presque entre eux toutes les sphères. Grands, beaux esprits, gens de lettres, gens de robes, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois. Il est vrai que Diderot et d'Holbach n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à trâmer d'eux-mêmes des complots bien noirs ; l'un n'en avoit pas la méchanceté (1), ni l'autre l'habileté ; mais c'étoit

(1) J'avoue que, depuis ce livre écrit, tout ce

en cela même que la partie étoit mieux liée. Grimm seul formoit son plan dans sa tête, et n'en monroit aux deux autres que ce qu'ils avoient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avoit pris sur eux rendoit ce concours facile, et l'effet du tout répondoit à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, et de m'en faire une tout opposée, sans se compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer pour éclairer ses manœuvres et pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens ; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je ? il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire : Vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, et voilà sur quoi l'on vous juge ; qu'avez-vous à dire ? Grimm étoit perdu : il le

que j'entrevois à travers les mystères qui m'environnent, me fait craindre de n'avoir pas connu Diderot.

savoit ; mais il a sondé son propre cœur, et n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains, ses pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a dix ans qu'il suit son plan, et le plus difficile reste encore à faire : c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le sent, et n'ose encore exposer sa trame au grand jour (1). Mais il a trouvé le peu difficile moyen de faire entrer la puissance, et cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire, et beaucoup moins de franchise, il n'a plus guère à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien. [Car il a besoin surtout que je sois environné de ténèbres impénétrables, et que son complot me soit toujours caché, sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne soutiendrait jamais mes regards. Sa grande adresse

(1) Depuis que ceci est écrit, il a franchi le pas avec le plus plein et le plus inconcevable succès. Je crois que c'est Tronchin qui lui en a donné le courage et les moyens.

(Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

est de paroître me ménager en me diffamant , et de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.]

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la coterie holbachique , sans qu'il me fût possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. Deleyre me disoit , dans ses lettres , qu'on m'imputoit des noirceurs. Diderot me disoit à peu près la même chose ; et , quand j'entrois en explication avec l'un et l'autre , tout se réduisoit aux chefs d'accusation ci-devant notés. Je sentois un refroidissement graduel dans les lettres de madame d'Houdetot. Je ne pouvois attribuer ce refroidissement à Saint-Lambert , qui continuoit de m'écrire avec la même amitié , et qui me vint même voir après son retour. Je ne pouvois non plus m'en imputer la faute , puisque nous nous étions séparés très-contents l'un de l'autre , et qu'il ne s'étoit rien passé de ma part depuis ce temps-là , que mon départ de l'Ermitage , dont elle avoit elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement , dont elle ne convenoit pas , mais sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change , j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur et Grimm à cause de leurs liaisons avec Saint-Lambert ; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies,

et rendit ma correspondance orageuse , au point de l'en dégoûter tout-à-fait.

J'entrevois mille choses cruelles sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allumoit aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé , si je n'avois rien su du tout , je serois devenu plus tranquille ; mais mon cœur tenoit encore à des attachements par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises , et les foibles rayons qui perçoient dans mon asile ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachoit.

J'aurois succombé , je n'en doute point , à ce tourment trop cruel , trop insupportable à mon naturel ouvert et franc , qui , par l'impossibilité de cacher mes sentiments , me fait tout craindre de ceux qu'on me cache , si très-heureusement il ne se fût présenté des objets assez intéressants à mon cœur pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière visite que Diderot m'avoit faite à l'Ermitage , il m'avoit parlé de l'article *Genève* que d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopédie ; il m'avoit appris que cet article , concerté avec des Genevois du haut étage , avoit pour but l'établissement de la comédie à Genève ; qu'en conséquence les mesures étoient prises , et que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroissoit trouver tout cela fort bien , qu'il ne doutoit pas du succès , et que

j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien; mais indigné de tout ce manège de séduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, et je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse et d'art, et digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détournait pourtant pas de vouloir y répondre; et, malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins et mes maux, la rigueur de la saison et l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de février, et dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin et autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon, qui terminoit une allée en terrasse, donnoit sur la vallée et l'étang de Montmorency, et m'offroit pour terme du point de vue le simple mais respectable château de Saint-Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai, dans

l'espace de trois semaines, ma Lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici le premier de mes écrits, car la Julie n'étoit pas à moitié faite, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusque alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon: la tendresse et la douceur d'âme m'en tiurent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristèrent; et cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit crus de sa trempe, étoit forcé de se retirer au dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violents mouvements, le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle; j'y peignis Grimm, madame d'Épinay, madame d'Houdetot, Saint-Lambert, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas! on y sent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentoient mourant, et qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie; mais j'avois regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils

sussent combien j'avois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui règne dans cet ouvrage, et qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent (1).

Je retouchois et mettois au net cette Lettre, et je me disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de madame d'Houdetot, qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre (Liasse B, n° 34) que ma passion pour elle étoit connue dans tout Paris, que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique; que ces bruits, parvenus à son amant, avoient failli lui coûter la vie; qu'enfin il lui rendoit justice, et que leur paix étoit faite; mais qu'elle lui devoit, ainsi qu'à elle-même et au soin de sa réputation, de rompre avec moi tout commerce, m'assurant au reste qu'ils ne cesseroient jamais l'un et l'autre de s'intéresser à moi; qu'ils me défendroient dans le public, et qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, Diderot! m'écriai-je. Indigne ami!... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma foiblesse étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter.... mais bientôt je ne le pus plus. Saint-

(1) Le Discours sur l'Inégalité.

Lambert fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeoit, connoissant assez mon âme, en quel état je devois être, trahi d'une partie de mes amis et délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai pas chez moi. Thérèse, qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui et moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec madame d'Épinay, comme Grimm y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. Saint-Lambert, au grand déplaisir de la dame, étoit dans le même cas que moi, et tous les éclaircissements qui résultèrent de cet entretien achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à madame d'Houdetot, il détailla à Thérèse plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de madame d'Houdetot, que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul Diderot sous le sceau de l'amitié, et c'étoit précisément Saint-Lambert qu'il avoit choisi pour lui en faire la confidence. Ce dernier trait me décida; et, résolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que sur la manière; car je m'étois aperçu que les

ruptures secrètes tournoient à mon préjudice , en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus dangereux ennemis.

Les règles de bienséance établies dans le monde sur cet article semblent dictées par l'esprit de mensonge et de trahison. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être , c'est se réserver des moyens de lui nuire , en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que , quand l'illustre Montesquieu rompit avec le P. de Tournemine , il se hâta de le déclarer hautement , en disant à tout le monde , « N'écoutez ni le » P. de Tournemine ni moi , parlant l'un de » l'autre ; car nous avons cessé d'être amis. » Cette conduite fut très-applaudie , et tout le monde en loua la franchise et la générosité. Je résolu de suivre avec Diderot la même méthode. Mais comment , de ma retraite , publier cette rupture authentiquement , et pourtant sans scandale ? Je m'avisai d'insérer , par forme de note , dans mon ouvrage , un passage du livre de l'Ecclésiastique , qui déclaroit cette rupture , et même le sujet , assez clairement pour quiconque étoit au fait , et ne signifioit rien pour le reste du monde ; m'attachant au surplus à ne désigner dans l'ouvrage l'ami auquel je rençois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde , et il semble que tout acte de courage soit un

crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Montesquieu ne m'attira que blâme et reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé , et que j'en eus des exemplaires , j'en envoyai un à Saint-Lambert , qui , la veille même , m'avoit écrit , au nom de madame d'Houdetot et au sien , un billet plein de la plus tendre amitié (liasse B , n^o. 37). Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire (liasse B , n^o. 38).

Eaubonne , 10 octobre 1758.

« En vérité , monsieur , je ne puis accepter le » présent que vous venez de me faire. A l'endroit » de votre préface où , à l'occasion de Diderot , » vous citez un passage de l'Ecclésiaste (il se » trompe , c'est de l'Ecclésiastique) , le livre » m'est tombé des mains. Après les conversations » de cet été , vous m'avez paru convaincu que » Diderot étoit innocent des prétendues indis- » crétions que vous lui imputiez. Il peut avoir » des torts avec vous : je l'ignore ; mais je sais » bien qu'ils ne vous donnent pas le droit de lui » faire une insulte publique. Vous n'ignorez pas » les persécutions qu'il essuie , et vous allez » mêler la voix d'un ancien ami aux cris de l'en- » vie. Je vous avoue , monsieur , que je ne puis » vous dissimuler combien cette atrocité me » révolte. Je ne vis point avec Diderot , mais je » l'honore ; et je sens vivement le chagrin que » vous donnez à un homme à qui , du moins

» vis-à-vis de moi, vous n'avez jamais reproché
 » qu'un peu de foiblesse. Monsieur, nous diffé-
 » rons trop de principes pour nous convenir
 » jamais. Oubliez mon existence; cela ne doit
 » pas être difficile. Je n'ai jamais fait aux hom-
 » mes ni le bien ni le mal dont on se souvient
 » long-temps. Je vous promets, moi, monsieur,
 » d'oublier votre personne, et de ne me souvenir
 » que de vos talents. »

Je ne me sentis pas moins indigné que déchiré par la lecture de cette lettre; et, dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet suivant.

A Montmorency, le 11 octobre 1758.

« Monsieur, en lisant votre lettre, je vous ai
 » fait l'honneur d'en être surpris, et j'ai eu la
 » hêtise d'en être ému; mais je l'ai trouvée in-
 » digne de réponse.

» Je ne veux point continuer les copies de
 » madame d'Houdetot. S'il ne lui convient pas
 » de garder ce qu'elle a, elle peut me le ren-
 » voyer, je lui rendrai son argent; si elle le garde,
 » il faut toujours qu'elle envoie chercher le reste
 » de son papier et de son argent. Je la prie de
 » me rendre en même temps le prospectus dont
 » elle est dépositaire. Adieu, monsieur. »

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il

paroit que ce billet fit rentrer Saint-Lambert en lui-même, et qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais, trop fier à son tour pour en revenir ouvertement, il saisit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. d'Épinay la lettre suivante (liasse B, n^o. 10).

Ce jeudi 26.

« J'ai reçu, monsieur, le livre que vous avez
 » eu la bonté de m'envoyer; je le lis avec le plus
 » grand plaisir. C'est le sentiment que j'ai tou-
 » jours éprouvé à la lecture de tous les ouvrages
 » qui sont sortis de votre plume. Recevez-en tous
 » mes remerciements. J'aurois été vous les faire
 » moi-même, si mes affaires m'eussent permis
 » de demeurer quelque temps dans votre voisi-
 » nage: mais j'ai bien peu habité la Chevrette
 » cette année. Monsieur et madame Dupin vien-
 » nent m'y demander à dîner dimanche pro-
 » chain. Je compte que MM. de Saint-Lambert,
 » de Francueil, et madame d'Houdetot, seront
 » de la partie. Vous me feriez un vrai plaisir,
 » monsieur, si vous vouliez être des nôtres.
 » Toutes les personnes que j'aurai chez moi vous
 » désirent, et seront charmées de partager avec
 » moi le plaisir de passer avec vous une partie
 » de la journée. J'ai l'honneur d'être avec la plus
 » parfaite considération, etc. »

Cette lettre me donna d'horribles battements

de cœur. Après avoir fait depuis un an la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle, vis-à-vis de madame d'Houdetot, me faisoit trembler, et j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle et Saint-Lambert le vouloient bien, puisque d'Épinay parloït au nom de tous les conviés, et qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné où j'étois, en quelque sorte, invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. d'Épinay m'envoya son carrosse, et j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie sentait combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu : entre autres, le comte d'Houdetot, que je ne connoissois point du tout, et sa sœur, madame de Blainville, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne; et sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissée s'ennuyer à garder le mulet. Elle en avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise; car on sent assez que la présence du comte d'Houdetot et de Saint-Lambert ne mettoit pas les rieurs de mon côté, et qu'un homme embarrassé dans les en-

tretiens les plus faciles n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait si mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaisir de voir Saint-Lambert et madame d'Houdetot s'approcher de moi, et nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi, de choses indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur, et si Saint-Lambert y eût pu lire, il en eût sûrement été content. Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant la vue de madame d'Houdetot m'eût donné des palpitations jusqu'à la défaillance, en m'en retournant, je ne pensai presque pas à elle; je ne fus occupé que de Saint-Lambert.

Malgré les malins sarcasmes de madame de Blainville, ce dîné me fit grand bien, et je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus non-seulement que les intrigues de Grimm et des Holbachiens n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (1); mais, ce qui me flatta davantage encore, que les sentiments de madame d'Houdetot et de Saint-Lambert étoient moins changés que je n'avois cru;

(1) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes Confessions.

(Note qui manque au manuscrit autographe.)

et je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola et me tranquillisa. sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage et de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable et malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps-là. Les copies de madame d'Houdetot, qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages, que je continuai de lui envoyer quand ils paroissoient, m'attirèrent encore de sa part de temps à autre quelques messages et billets indifférents, mais obligeants. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite; et la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la façon dont les honnêtes gens se séparent quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce dîné fut qu'on en parla dans Paris, et qu'il servit de réfutation sans réplique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, et surtout avec M. d'Épinay. En quittant l'Ermitage, je lui avois écrit une lettre de remerciement très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement; et les attentions réciproques ne cessèrent point, tant avec lui qu'avec

M. de La Live, son frère, qui même vint me voir à Montmorency, et m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de madame d'Houdetot, je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma *Lettre à d'Alembert* eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient eu; mais celui-ci me fut plus favorable: il apprit au public à se défier des insinuations de la coterie holbachique. Quand j'allai à l'Ermitage, elle prédit, avec sa suffisance ordinaire, que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, et que, forcé d'en sortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle soutint que c'étoit obstination pure; que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire, et de revenir à Paris. La *Lettre à d'Alembert* respiroit une douceur d'âme qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en seroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris: il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore, par ma balourdise ou par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait

connoissance avec Marmontel chez M. de La Poplinière ; et cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le *Mercure de France*. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, et que je voulois cependant lui envoyer le mien sans qu'il crût que c'étoit à ce titre et pour qu'il parlât de mon ouvrage, j'écrivis sur son exemplaire que ce n'étoit pas pour l'auteur du *Mercure*, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment : il crut y voir une cruelle offense, et devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément ; et, depuis lors, il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, et de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages : tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager, et tant on doit avoir soin de ne rien laisser dans les compliments qu'on leur fait qui puisse même avoir la moindre apparence équivoque !

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir et de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la *Julie*, et je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, et même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'Opéra une nouvelle remise du *Devin du village*. Outré de voir ces

gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris le Mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson, et qui étoit demeuré sans réponse ; et, l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Selton, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de Saint-Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'Opéra. M. de Saint-Florentin promit une réponse, et n'en fit aucune. Duclos, à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire ; et la direction de l'Opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, et de faire son profit du *Devin du village*, qui très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul (1).

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans, je menois une vie assez égale et paisible : privé du charme des attachements trop vifs, j'étois libre aussi du poids de leurs chaînes. Dégouté des amis protecteurs qui vouloient absolument disposer de ma destinée, et m'asservir

(1) Il lui appartient depuis lors par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

(Cette note manque au manuscrit autographe.)

à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance, qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, et dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espèce autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la société, sans en souffrir la dépendance; et sitôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries et des tracasseries où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Ermitage, et depuis mon établissement à Montmorency, j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables et qui ne m'assujétissoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loyseau de Mauléon, qui, débutant alors au barreau, ignoroit encore quelle y seroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute: je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que, s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, et qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice et de la vertu, son génie, élevé par ce sentiment sublime, égalerait celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil, et il en a senti l'effet. Sa défense de M. de Portes est digne de Démosthène. Il venoit tous les ans passer les vacances à Saint-Brice, à un quart de lieue de l'Ermitage, dans

le fief de Mauléon, appartenant à sa mère, et où jadis avoit logé le grand Bossuet. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois, au même village de Saint-Brice, le libraire Guérin, homme d'esprit, lettré, aimable, et de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connoissance avec Jean Néaulme, libraire d'Amsterdam, son correspondant et ami, qui dans la suite imprima *l'Émile*.

J'avois, plus près encore que Saint-Brice, M. Maltor, curé de Groslay, plus fait pour être homme d'état et ministre que curé de village, et à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner, si les talents décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc, et avoit connu très-particulièrement Jean-Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe Saurin, il savoit sur l'un et sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses que Séguy n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier; et il m'assuroit que le comte du Luc, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus tendre amitié pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente, et dont il raisonnoit très-bien.

Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village : il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit de tous mes voisins celui dont la société m'étoit le plus agréable, et que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorency les Oratoriens, et entre autres le père Berthier, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir et l'art qu'il avoit de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui, j'en parlois à tout le monde. Apparemment que ce que j'en disois lui revint : il me remercioit un jour, en ricanant, de l'avoir trouvé bon-homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, et qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Ermitage, où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorency, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent

madame Le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien moins, il m'écrivit de sa part pour m'informer que M. Grimm lui offroit de se charger de son entretien, et pour me demander la permission de l'accepter. J'appris que cette offre consistoit en une pension de trois cents livres, et qu'elle devoit venir demeurer à Deuil, entre la Chevette et Montmorency. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été moins surprenante si Grimm avoit eu dix mille livres de rente, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, et qu'on ne m'eût pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où cependant il lui plaisoit maintenant de la ramener, comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit une permission, dont elle auroit bien pu se passer si je l'avois refusée, qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois su tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon consentement, comme je fis, et comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir sur l'offre de M. Grimm. Depuis lors le père Berthier me guérit un peu de l'imputation de bonhomie qui lui avoit paru si plaisante, et dont je l'avois si étourdiment chargé.

Ce même père Berthier avoit la connoissance de deux hommes qui recherchèrent aussi la mienne, je ne sais pourquoi; car il y avoit assurément peu de rapport entre leurs goûts et les miens. C'étoient des enfans de Melchisédec, dont on ne connoissoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient jansénistes, et passaient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le mystère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures leur donnoit un air de chefs de parti; et je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclésiastique. L'un, grand, bénin, patelin, s'appeloit M. Ferrand; l'autre, petit, trapu, ricaner, pointilleux, s'appeloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins; ils logeoient à Paris avec d'Alembert, chez sa nourrice appelée madame Rousseau, et ils avoient pris à Montmorency un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes, sans domestique et sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine, et balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se soucioient de moi; pour moi, je ne me souciois d'eux que parce qu'ils jouoient aux échecs; et, pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se

fourroient partout et vouloient se mêler de tout, Thérèse les appeloit *les commères*; et ce nom leur est demeuré à Montmorency.

Telles étoient, avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre quand je voudrois avec agrément, hors de la sphère des gens de lettres, où je ne comptois que le seul Duclos pour ami; car Deleyre étoit encore trop jeune, et quoique après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard il s'en fût tout-à-fait détaché, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eue à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien et respectable ami, M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, et que, pour cette raison, j'ai toujours conservé. J'avois le bon Le Nieps, mon compatriote, et sa fille, alors vivante, madame Lambert. J'avois un jeune Genevois, appelé Coindet, bon garçon, ce me sembloit, soigneux, officieux, zélé, mais ignorant, confiant, gourmand, avantageux, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Ermitage, et, sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi, malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin, et connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la *Julie*; il se chargea de la direction des dessins

et des planches, et s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. Dupin, qui, moins brillante que durant les beaux jours de madame Dupin, ne laissoit pas d'être encore, par le mérite des maîtres, et par le choix des gens qui s'y rassembloient, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié, et j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de madame Dupin. Je la pouvois même compter en quelque sorte pour une de mes voisines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établissement à Clichy, où j'allois quelquefois passer un jour ou deux, et où j'aurois été davantage, si madame Dupin et madame de Chenonceaux avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas, me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à madame de Chenonceaux d'une amitié plus égale et plus familière, j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil, presque à ma porte, où elle avoit loué une petite maison, et même chez moi où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois madame de Créqui, qui s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel, et la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé Tru-

blet, manière alors de demi-cafard, dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni sa bienveillance, ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, et sa partie étoit faite pour me venir voir l'année suivante, quand un voyage de madame de Luxembourg croisa le sien. [Je lui dois ici une place à part ; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.]

J'avois un homme qu'excepté Roguin j'aurois dû mettre le premier en compte, mon ancien confrère et ami de Carrio, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suède, où il fut, par sa cour, chargé des affaires, et enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorency lorsque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de Carrio, et portoit celui de chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, c'est-à-dire, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, si Coindet, s'interposant entre nous à son ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'insinuer à ma place et en mon nom dans sa confiance, et me supplanter à force de zèle à me servir.